

## Situer les situationnistes

par Véronique Dassas

*Le détournement n'a pas de fin.*

Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations.*

*Dieu, je vous soupçonne d'être un intellectuel de gauche.* (Sur un mur de mai 68)

Une façon de connaître les situationnistes serait de se promener dans Paris. Longer les arêtes du triangle : « l'intersection de la rue Saint-Jacques et de la rue Royer-Collard ; celle de la rue Saint-Martin et de la rue Greneta ; celle de la rue du Bac et de la rue de Commailles ». Ne serait-ce que pour y voir « les colonnes précipitées d'une fourmilière d'esclaves motorisés », spectacle terrifiant qui pourrait faire fuir. Une autre ville pourrait faire l'affaire. On peut encore baguenauder jusqu'à se perdre en suivant les traces d'une idée, assumer le paradoxe d'arpenter les lieux à la recherche d'un non lieu, d'une utopie. Refuser d'emblée tout sens juridique de non-lieu. Marcher. Entrer dans les cafés, éviter les cafés branchés. Rechercher, s'ils existent encore, les bouges. Vous trouverez. Tout l'embourgeoisement imaginable, toutes les restaurations à grands frais, tous les ravalements, les condominiums, les lofts *New York style*, tout le design et l'architecture bon genre, bref tout ce qui a depuis longtemps fait disparaître le Paris populaire, le Paris révolutionnaire n'est pas arrivé à supprimer tous les bouges, tous les repaires, toutes les gargotes, tous les tripots. Il en reste. Parce que la vie repousse partout. Paris existe encore, malgré ce qu'en a dit Debord. Sa mélancolie ne devrait pas vous atteindre. Notez-la.

Éventuellement, fréquenter des quartiers pas très fréquentables, sortir des sentiers du tourisme (surtout du tourisme

cool), parler l'arabe, peut-être, boire du thé à la menthe, surtout construire quelques situations inédites pour vous, parler avec un voisin de table, élucubrer, retrouver vos copains le soir venu dans un coin perdu d'Aubervilliers, boire, boire, boire encore, rentrer vous ne savez ni où ni comment et recommencer à boire très vite après s'être levé le lendemain matin. On pourrait vouloir suivre ces indications de *Potlach* : « À Paris, il est actuellement recommandé de fréquenter : la Contrescarpe (le Continent) ; le quartier chinois ; le quartier juif ; la Butte-aux-Cailles (le labyrinthe) ; Aubervilliers (la nuit) ; les squares du 7<sup>e</sup> arrondissement ; l'Institut médico-légal ; la rue Dauphine... » etc., « Il est recommandé de ne fréquenter en aucun cas : les 6<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> arrondissements ; les Champs-Élysées ; la place Blanche ; Montmartre ; l'École Militaire ; la Place de la République, l'Étoile et l'Opéra ; tout le 16<sup>e</sup> arrondissement »... mais ce serait trop facile, trop escompté. Mieux vaudrait se laisser dériver. Se laisser regarder, parce que peut-être « [c]e qui change notre manière de voir les rues est plus important que ce qui change notre manière de voir la peinture. »

Ce serait un début, une mise en condition. En fait, pour avoir une idée des situationnistes, il faudrait avoir fréquenté les villes, mieux, il faudrait y avoir vécu ou chercher à y vivre comme les rats des villes. Il faudrait s'en servir de salon, de bureau, de cuisine, il faudrait s'en servir comme d'un champ de bataille, d'un champ de tir, d'un champ d'expérimentation. Il faudrait même les construire pour qu'elles deviennent « le milieu propre au déploiement des passions nouvelles ». Il faudrait former des cercles, chercher les affinités et la dispute, parler, parler, boire, écrire des tracts expliquant que « nos théories ne sont rien d'autre que la théorie de notre vie réelle ». Vouloir changer la vie et commencer par changer la vie quotidienne, commencer par changer sa vie quotidienne et observer ce qui se passe quand on y arrive. La changer par rapport à quoi, direz-vous ? par rapport à ce que la société vous propose à vous, jeunesse. Une société avancée de l'après-guerre, avec ses promesses d'opulence, ses arts, ses

modes, ses intellectuels de gauche. Dans une ville européenne dite lumière et qui eut tendance à se prendre pour un phare où les avant-gardes artistiques se succédèrent pour en arriver justement avec Debord au dépassement de l'art et la révolution.

Pour connaître les situationnistes, il faut commencer par Guy Debord car c'est lui le personnage central de ce groupe fluctuant mais toujours minuscule qu'ils formèrent. « *Combien êtes-vous ? Un peu plus que le noyau initial de guérilla dans la Sierra Maestra, avec moins d'armes. Un peu moins que les délégués qui étaient à Londres en 1864, pour fonder l'Association Internationale des Travailleurs, mais avec un programme plus cohérent. Aussi fermes que les Grecs des Thermopyles (« Passant, va dire à Lacédémone... »), mais avec un plus bel avenir.* »

Rarement groupe eut de renommée posthume plus vaste. Les livres pullulent : on édite, on recueille, on archive, on se souvient. Éventuellement on se querelle un peu ou beaucoup sur la succession, on s'invective. On en vient même aux tribunaux, ce qui semble pourtant impossible dans l'esprit d'un Debord qui, lui, ne se commit qu'une seule fois en de tels débordements, quand on l'accusa d'avoir trempé dans l'assassinat de son ami Gérard Lebovici. Il y a des moments où l'on n'a plus le choix des armes.

Comme le fait remarquer Walter Lewino<sup>1</sup>, elle existe sans doute cette « *cohorte de tous ceux avec qui il [Debord] a bu un verre ou discuté en dérivant un soir dans les rues de Paris et qui se croient autorisés à faire un livre de cette cuite ou de cette balade nocturne* ».

Mais surtout, il y a les œuvres originales, de Debord, Vaneigem et les autres, les correspondances, les rééditions des re-

---

<sup>1</sup> Journaliste, ami de Michèle Bernstein et auteur de *Pardon, pardon, mon père* (Grasset, 2001), un livre de souvenirs où il est question, entre beaucoup d'autres, de Michèle Bernstein, de Guy Debord, de Raoul Vaneigem.

vues (*Potlatch, l'Internationale situationniste*), les romans de Michèle Bernstein, première femme de Debord, les essais sur les jargons d'Alice Becker-Ho, sa seconde, l'œuvre d'Asger Jorn ou de Gil Wolman qui furent ses amis et ses compagnons de route, beaucoup d'autres...

Il y a toute une constellation de personnages et d'œuvres reliés entre eux par des amitiés et des oppositions, les groupes alliés puis honnis, Socialisme ou Barbarie, quelques groupes anarchistes, les conseillistes italiens, les étudiants japonais de Zengakuren<sup>2</sup>, bien d'autres... C'est un parcours assez aléatoire dans cette constellation qui est proposé ici, un parcours que l'on pourra allonger à sa guise, auquel on pourra préférer les chemins de traverse ou le passage à l'acte.

## I. Debord

*« Cela vaut-il la peine de le redire ? Il n'y a pas de "situationnisme". Je ne suis moi-même situationniste que du fait de ma participation, en ce moment et dans certaines conditions, à une communauté pratiquement groupée en vue d'une tâche, qu'elle saura ou ne saura pas faire. Accepter la notion de dirigeant, même en direction collégiale, dans un projet comme le nôtre, signifierait déjà notre démission. »* Pas de dogme, pas de chef, pourtant la formule de Henri Lefebvre à propos de Debord, *« un dogmatique sans dogme »* pourrait sonner assez juste (lire une interview en anglais de Lefebvre sur Debord et sur ses rapports avec les situationnistes : [http://www.lnalhooq.net/LNALHOOQ/Site\\_Debord/Hacompagnonsderoute/Lefebvre/lefebvre\\_ross.html](http://www.lnalhooq.net/LNALHOOQ/Site_Debord/Hacompagnonsderoute/Lefebvre/lefebvre_ross.html))

---

<sup>2</sup> Regroupement étudiant, lié à la Ligue communiste révolutionnaire du Japon, farouchement anti-capitaliste et anti-impérialiste, célèbre pour l'extrême violence de ses actions. Lire plus à l'adresse suivante : <http://www.media68.com/francia/japan/japan.htm>

Debord est à l'évidence beaucoup plus encore qu'un dirigeant, il est le prototype des situationnistes. Dans le fond, il est LE situationniste.

Il a beaucoup écrit sur lui-même et très tôt. On ne peut pas passer à côté de quelques éléments de sa biographie quand on le lit. Il se plaît à le dire en citant Chateaubriand, sa « *vie ressemble à ses ouvrages* ». « *J'ai assurément vécu comme j'ai dit qu'il fallait vivre.* » Qui s'intéresse à ses idées se retrouve sur la piste de l'homme. On lira *Mémoires* écrit en collaboration avec Asger Jorn, *Panegyrique I* (Gallimard) et *II* (Fayard 1997), ce tome second contenant « *une série de preuves iconographiques. Les tromperies dominantes de l'époque [étant] en passe de faire oublier que la vérité peut se voir aussi dans les images.* » On lira également « *Cette mauvaise réputation...* » (Gallimard 1993) et *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici...* (Gallimard 1993). Les films de Debord sont pleins d'allusions biographiques. On peut consulter les textes des films dans *Œuvres cinématographiques complètes* (Gallimard 1994). Et puis, il y a la *Correspondance*, bien sûr, trois tomes pour le moment (vol. 1 : juin 1957 - août 1960 ; vol. 2 : septembre 1960 - décembre 1964 ; vol. 3 : janvier 1965 - décembre 1968) publiés chez Fayard et qui donnent forcément une vue plus rapprochée sur le personnage.

Il faut citer une biographie en français, *Vie et mort de Guy Debord*, par Christophe Bourseiller (Plon 1999), travail documentaire conséquent mais laborieux. Il faut aussi citer une bibliographie de et sur Debord et les situationnistes : *Guy Debord ou la beauté du négatif*, de Shigenobu Gonzalvez (Nautilus 2002). Elle est précédée de notes biographiques et d'un texte sur Debord.

Une curiosité, mais pas des plus heureuses : *Les Tombeaux de Guy Debord* (Exils 1999), de Jean-Marie Apostolidès, professeur d'art dramatique (il a vécu à Montréal et enseigne aujourd'hui à Stanford en Californie). La première partie du

livre, « Portrait de Guy-Ernest Debord en jeune libertin » est une analyse d'une platitude rare de deux romans pastiches et alimentaires de Michèle Bernstein (la première femme de Debord), *Tous les chevaux du Roi* et *La Nuit*. L'auteur tente, on croit rêver, de repérer les rapports entre ces deux fictions (l'une à la manière de Françoise Sagan, l'autre façon Nouveau Roman) et la vie amoureuse de Michèle Bernstein et Guy Debord. On se croirait dans un roman photo, et encore... un mauvais.

Beaucoup plus intéressant, le livre de Vincent Kaufman, *Guy Debord, la révolution au service de la poésie* (Fayard 2001). Les analyses de Kaufman non seulement sont fidèles au caractère profondément corrosif de la pensée de Debord, mais elles donnent du personnage un portrait tout en finesse, ni complaisant ni hagiographique. Kaufman décrit un Debord mélancolique, et qui se livre dans ce clair obscur, contrepoin aux sentences, au prophétisme, aux imprécations qu'on lui connaît aussi : « À la moitié du chemin de la vraie vie, nous étions environnés d'une sombre mélancolie, qu'ont exprimée tant de mots railleurs et tristes, dans le café de la jeunesse perdue »... Détournement mélancolique : « *Nel mezzo del camin di nostra vita...* » c'est le début de la *Divine comédie*...

Kaufman signe aussi une très belle et longue présentation de Debord à l'adresse suivante :

[http://www.adpf.asso.fr/adpf-publi/folio/g\\_debord/index.html](http://www.adpf.asso.fr/adpf-publi/folio/g_debord/index.html)

Il faut signaler enfin le *Guy Debord* de Anselm Jappe (Denoël, 2001) travail de philosophe rigoureux sur la pensée de Guy Debord, sur ses influences et sa place dans l'histoire des idées du XX<sup>e</sup> siècle.

Voici quelques repères dans la vie Guy Debord tels qu'établis par lui-même et par ses héritiers :

### Aperçu chronologique (*Panegyrique II*)

- 1931. Naissance à Paris, le 28 décembre, à la tombée de la nuit.
- 1952. Film de long métrage sans images Hurlements en faveur de Sade.
- 1953. Inscription sur un mur de la rue de Seine (Ne travaillez jamais, ndlr).
- 1954. Premier numéro du bulletin Potlatch.
- 1957. L'Internationale situationniste est fondée par la conférence de Cosio d'Arroscia.
- 1958. Premier numéro de la revue Internationale situationniste.
- 1959. Mémoires composés uniquement de phrases détournées.
- 1963. Cinq « directives » tracées sur des toiles.
- 1967. La Société du spectacle.
- 1968. Un comité situationniste usurpe deux jours la Sorbonne et y dément sept siècles de sottises.
- 1972. Autodissolution de l'Internationale situationniste.
- 1973. La Société du spectacle réitérée sous la forme d'un film de long-métrage.
- 1978. Film de long-métrage In girum imus nocte et consumimur igni.
- 1984. Potlatch de destruction de tout ce cinéma.
- 1988. Commentaires sur la société du spectacle.

(la suite n'est plus de Debord, elle a été établie par les éditeurs lors de la réédition du second tome de *Panegyrique* aux éditions Fayard en 1997.)

- 1991. Guy Debord rompt avec les héritiers des éditions Gérard Lebovici et exige la mise au pilon de tous ses livres.
- 1992. Par l'entremise de Jean-Jacques Pauvert, les éditions Gallimard reprennent sept titres de l'œuvre de Guy Debord.
- 1993. Cette mauvaise réputation...

1994. Le 30 novembre, Guy Debord réalise un dernier *Po-tlatch*, sa mort eut ceci d'admirable qu'elle ne peut passer pour accidentelle, en se suicidant.

1995. Le 9 janvier, « Guy Debord, son art et son temps » est diffusé sur Canal+. Par une lettre datée du 14 novembre 1994, le directeur de la chaîne avait été autorisé à programmer « une soirée Guy Debord, quand vous voudrez dans le mois de janvier 1995 ». Fidèle à sa parole, Guy Debord, lui, n'y était pas.

C'est laconique et maîtrisé. Construit comme les situations. Cela pourrait s'appeler : De la vie construite comme une situation.

Il n'y a curieusement aucune allusion à l'assassinat de Gérard Lebovici et au livre que Debord lui a consacré, ne subsiste que la brouille avec ses héritiers, mentionnée par d'autres héritiers.

Concluons sur cette considération de Ralph Rumney sur Debord, dans *Le Consul* (Allia 1999) : « Je crains fort que les multiples biographes qui sont à l'œuvre, épargnent au lecteur l'effort nécessaire pour comprendre que les tares furent aussi essentielles que les panégyriques ». Et il reprend ainsi Debord lui-même : « L'I.S. a d'ailleurs peut-être plus gagné à certains de mes incroyables défauts qu'à plusieurs de mes qualités assez courantes ». Debord, c'est d'abord un as de l'autoportrait, le maître conteur de sa propre histoire.

## II. Quelques personnages de la bande

Que ce soit dans la période lettriste ou pendant l'existence de l'Internationale situationniste, la centralité du personnage de Debord ne peut pas faire oublier qu'il est entouré. Il y a toujours un groupe, une bande, des amis, des amours, tout un monde qui se rassemble le temps d'une dérive ou d'un tract, boit des coups dans des cafés choisis comme quartiers généraux, travaille à préparer des actions, à faire des revues, à

machiner, à suivre ce qui s'écrit dans les journaux de la société du spectacle, à répondre (jamais dans les journaux eux-mêmes, mais dans les publications du mouvement). Quelques-uns des personnages de cet entourage seront évoqués dans ce qui suit ...

### La période lettriste

Le lettrisme, avant tout mouvement d'avant-garde poétique, avait été fondé en 1947 par Isidore Isou, un poète roumain, et défini par lui comme un « *Art qui accepte la matière des lettres réduites et devenues simplement elles-mêmes (s'ajoutant ou remplaçant totalement les éléments poétiques et musicaux) et qui les dépasse pour mouler dans leur bloc des œuvres cohérentes.* » L'Internationale lettriste, elle, formée en opposition à Isou, est, selon les termes de Debord, une « *gauche lettriste* » qui, en 1952, impose une scission dans le lettrisme.

L'intention stratégique de *Potlatch*, le bulletin de l'Internationale lettriste dans lequel Debord écrit beaucoup, était de créer certaines liaisons pour constituer un mouvement nouveau, qui devait être une réunification de la création culturelle et de la critique révolutionnaire de la société.

De Isidore Isou, aux éditions Léo Scheer (2004) : *La création ou la novatique (1941-1976)*, 1392 pages. Lire la réédition de tous les numéros de *Potlatch* en Folio Gallimard.

Bien plus intéressant qu'Isidore Isou, **Ivan Chtcheglov** (Gilles Ivain), lui aussi lettriste, écrit en 1953 *Formulaire pour un urbanisme nouveau*, qui est adopté par l'Internationale lettriste et sera repris dans le numéro 1 d'*Internationale situationniste*. Dans ce texte suggestif, fulgurant, aux accents surréalistes, deux notions fondamentales pour la suite sont introduites : celle de situation et celle de dérive (voir plus loin). En 1954, Chtcheglov casse tout dans un café de la rue Mouffetard et se retrouve dans un asile psychiatrique où il passera de nombreuses années. En 1964, *Internationale situationniste* rend

hommage à cet homme brisé par les traitements à l'insuline et les électrochocs et souligne l'apport « *irremplaçable dans les premières esquisses théoriques* » de celui qui participa aux « *recherches qui sont à l'origine du mouvement situationniste* ».

Une autre pratique des lettristes sera reprise par les situationnistes : l'exclusion (voir plus loin).

D'autres personnages sont proches de Debord pendant cette période, en particulier un lettriste qui se définit comme tel aux côtés de Isidore Isou à partir de 1949 : **Gil J. Wolman** (1929-1995). Artiste, poète, cinéaste, écrivain, Wolman est l'auteur d'un film expérimental, *l'Anticoncept* qui eut l'insigne honneur d'être interdit par une commission de censure. Il faut croire que ladite commission fut sensible à l'assaut terrible que ce film portait au septième art : il s'agissait d'un film sans images projeté sur un ballon sonde.

Il participe activement aux travaux des lettristes et écrit entre autres avec Debord « Mode d'emploi du détournement », publié dans *Les Lèvres nues* en 1956. (<http://membres.lycos.fr/gviolet/Detournement.html>). Il écrit à cette époque-là un texte intitulé *J'écris propre*, un récit détourné qui annonce les *cut-up* rendus célèbres par la suite par Burroughs (il s'agit de couper différentes parties d'un texte et de les rassembler pour faire un nouveau texte).

En janvier 1957, avant même la fondation de l'Internationale situationniste, Wolman est exclu, ce qui lui fait dire : « *L'un n'exclut pas l'autre* » et qui suffirait à lui valoir une certaine renommée. Ceci dit, Wolman va mener ses activités artistiques en dehors des situationnistes, des écoles et des sentiers battus et sa renommée ira bien au-delà : il est considéré aujourd'hui comme un des précurseurs de l'art conceptuel, il est l'auteur de poèmes mégapneumiques (où l'on sépare voyelles et consonnes) et d'une théorie du « cinématochrome », l'inventeur de l'art-scotch (arracher des bandes imprimées avec du scotch et le replacer sur une toile) et finit

sa vie en faisant de la « peinture dépeinte », c'est-à-dire en séparant la toile de son sujet.

Pour avoir une idée de cette œuvre composite, lire *Défense de Mourir* de Gil Wolman qui rassemble textes et images, publié aux éditions Allia en 2001.

### **L'Internationale situationniste (1957-1972)**

L'Internationale situationniste est fondée en 1957 à Cosio d'Aroschia en Italie. Sont présents : Giuseppe Pinot-Gallizio, Piero Simondo, Elena Verrone, Michèle Bernstein, Guy Debord, Asger Jorn, Walter Olmo. À ses débuts, l'Internationale situationniste regroupe une majorité d'artistes et vise essentiellement le dépassement de l'art, même d'avant-garde. Dès 1958, dans un des textes fondateurs du mouvement, *Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale*, Debord annonce pourtant : « *Les problèmes de la création culturelle ne peuvent plus être résolus qu'en relation avec une nouvelle avance de la révolution mondiale.* » C'est très clair, mais des malentendus et des divergences apparaissent rapidement entre Debord et les artistes. La plupart d'entre eux seront exclus, sauf Asger Jorn qui pourtant prend ses distances. En fait, la position des situationnistes par rapport à la culture est exprimée clairement en 1963 dans le numéro 8 de leur revue : « *Nous sommes contre la forme conventionnelle de la culture, même dans son état le plus moderne ; mais évidemment pas en lui préférant l'ignorance, le bon sens petit-bourgeois du boucher, le néo-primitivisme [...] Nous nous plaçons de l'autre côté de la culture. Non pas avant elle, mais après. Nous disons qu'il faut la réaliser, en la dépassant en tant que sphère séparée...* »

Asger Jorn et Constant sont parmi les artistes des débuts, leurs œuvres et leurs réflexions, prolongation et radicalisation des conceptions de Cobra (réalisation d'un authentique art populaire et intransigeance vis-à-vis de ceux qui collabo-

rent à la domination de classe par la culture institutionnelle), marquent ces débuts.

**Constant (Constant Nieuwenhuys)** est né en 1920 à Amsterdam. Il est l'un des fondateurs de Cobra et proche de Debord jusqu'en 1960, moment où il quitte l'Internationale situationniste après pas mal de polémiques et quelques invectives. Son apport au mouvement est essentiellement au niveau de l'urbanisme unitaire, qui figure ainsi dans les définitions situationnistes : « *Théorie de l'emploi d'ensemble des arts et techniques concourant à la construction intégrale d'un milieu en liaison dynamique avec des expériences de comportement* ». Il commence à travailler sur le projet de New Babylon, une ville utopique selon les principes de l'urbanisme unitaire. Il réalise de nombreuses maquettes qui sont en fait de véritables sculptures. New Babylon, c'est l'illustration d'un monde où la technique libère les humains et leur permet de consacrer leur vie à créer.



En 1969, Constant abandonne son projet de New Babylon et retourne à la peinture... Il déclarera à un journaliste du *Monde* à propos de cette époque : « *Ne dites pas que je suis revenu à la peinture, en réalité, je ne l'ai jamais quittée. Et cela vaut aussi pour la période situ et urbaniste. C'est cela qui m'a éloigné de Debord. Dans l'urbanisme unitaire, il ne saisissait pas autre chose*

*que des comportements et des atmosphères. Et, moi, cela ne me suffisait pas, je devais donner forme à ces atmosphères. »*

**Asger Jorn (1914-1973) (Oluf Jørgensen)**



Membre fondateur de Cobra et de l'Internationale Situationniste, inspirateur du Mouvement International pour un Bauhaus Imaginiste et de l'Institut scandinave de vandalisme comparé, Jorn est au centre des expérimentations les plus dynamiques de cette période. Il restera proche de Debord jusqu'à la fin de sa vie, malgré son éloignement de l'Internationale situationniste à partir de

1961. Il écrit avec lui deux livres : *Mémoires* et *Fin de Copenhague*. Il sera aussi un des mécènes du mouvement.

Signalons ses affiches ironiques et colorées au moment de mai 1968. Pour voir ces affiches et avoir une vue d'ensemble du travail de Jorn, un livre en français, très illustré et contenant, entre autres, un texte de Michèle Bernstein et un texte de Debord : *La planète Jorn*, catalogue d'une exposition au Musée d'Art contemporain de Strasbourg, coédité par les éditions Adam Biro et le musée, 2001.

**Raoul Vaneigem** rencontre Debord en 1960 par l'intermédiaire d'Henri Lefebvre qui, à cette époque-là, fréquente les situationnistes (voir plus bas). Il est avec Debord celui qui marque le mouvement par un apport à son orientation politique. Il est l'auteur de *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, qui avec *La Société du Spectacle* de Debord et *De la misère en milieu étudiant* de Mustapha Khayati, sont les trois textes les plus connus du mouvement situationniste. Il éla-

bore dans le *Traité* une critique radicale du capitalisme consumériste, du fétichisme de la marchandise et y accole une conception très individuelle et désirante de la révolution qui serait ultimement « *vivre une vie passionnante* » et sexuellement libérée.

Vaneigem incarne un moment tout ce qui fait la réputation des situationnistes : radicalisme et sens de l'invective. En juin 1968, l'Union des écrivains a la malencontreuse idée de lui envoyer une circulaire d'adhésion. Son sang ne fait qu'un tour, contribuant ainsi, il est vrai, à donner des lettres de noblesse à la lettre d'insultes : « *Pourritures, croûtons moisis des vespasiennes intellectuelles, connards, il faut que l'odeur de votre propre décomposition vous monte à la tête pour que vous vous égariez au point de proposer à un situationniste d'adhérer à la dernière de vos petites saletés. Vous êtes des ratés de vingt ans de misère et de mensonges. On vous connaît, salopes...* » Voilà le travail. C'est clair et ça décape. Pas de risque de récidive.

Vaneigem n'est pas de ceux avec qui Debord ne s'est pas brouillé. Il est contraint de démissionner de l'Internationale situationniste en 1970 après un débat d'orientation et une demande de scission formulée par Debord et ses fidèles.

Raoul Vaneigem est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, notamment : *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, 1967 ; *Pour la révolution (Terrorisme ou révolution)* avec Ernest Coerderoy, Ivrea, 1972 ; *Le Livre des plaisirs*, Encre, 1979 ; *Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne et l'opportunité de s'en défaire*, Seghers, 1990 ; *Avertissement aux écoliers et lycéens*, Mille et une nuits, 1995 ; *Nous qui désirons sans fin*, le cherche midi éditeur, 1996 ; *Pour une internationale du genre humain*, le cherche midi éditeur, 1999 ; *De l'inhumanité de la religion*, Denoël, 2000 ; *Déclaration universelle des droits de l'être humain*, *De la souveraineté de la vie comme dépassement des droits de l'homme*, le cherche midi éditeur, 2001.

**Gérard Lebovici.** Impresario, producteur et diffuseur de cinéma puis éditeur et grand ami de Guy Debord, Gérard Lebovici est assassiné le 5 mars 1984. On retrouve son corps dans un parking de l'avenue Foch. Cet assassinat n'a jamais été éclairci.

Lebovici fut un personnage important du cinéma français, l'imprésario de grandes vedettes (Catherine Deneuve, Jean-Paul Belmondo, Jeanne Moreau, Yves Montand, etc.), un producteur capable de gagner de l'argent avec des films à succès en même temps que de défendre des films dits d'auteur.

Quand Debord rencontre Lebovici en 1971, il vient de décréter la dissolution de l'Internationale situationniste et de quitter Paris pour vivre en Italie. Quand Lebovici rencontre Debord, cela fait trois ans qu'il a fondé les éditions Champ libre. Il va republier *La Société du spectacle* et se lier d'amitié avec son auteur. Il va publier tous les livres de Debord et produire ses films. Il va même acheter une salle (le Studio Cujas) qu'il consacrera entièrement à leur diffusion. Pour Vincent Kaufman : « *L'intense complicité qui les lie vient soutenir ce qui semble insoutenable à tant d'observateurs dans leur attitude à tous les deux : leur sens du défi, de la provocation et du conflit* ». On va accuser Debord d'avoir été impliqué dans l'assassinat de Lebovici. Il se défend, et il l'emporte devant les tribunaux. Le jugement oblige certains journaux à lui ouvrir leurs colonnes pour donner sa vision des choses. Il refuse. Il écrit *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*, où il va à la fois parler de lui-même et faire une attaque en règle contre les médias.

### III. Les fréquentations

Pour donner quelques indications sur l'itinéraire intellectuel et politique de Debord, il faut signaler au moins deux rencontres, celle avec Henri Lefebvre et une autre avec le groupe de la revue *Socialisme ou barbarie*.

**Henri Lefebvre**, né en 1901 et mort en 1991, aura traversé son siècle en fréquentant deux grands courants d'idées (et le second de plus près que le premier) : le surréalisme et le marxisme. Il anime la revue *Philosophies* dans les années 20 et s'inscrit par la suite au parti communiste où il va militer pendant trente ans, jusqu'en 1958 où il quitte le parti : « *J'ai quitté le parti en 1958 par la gauche. Alors que beaucoup l'ont quitté par la droite* » remarquera-t-il quelques années après dans *Le temps des méprises* (Stock 1975).

Anselm Jappe : « *Lefebvre fut la seule personnalité ayant un rôle institutionnalisé dans le monde culturel avec qui les situationnistes aient accepté de collaborer. [...] Les situationnistes ont sans doute été attirés par son aspiration à la métamorphose de la vie réelle.* » *Debord et Lefebvre se retrouvent sur le terrain de l'urbanisme, de l'analyse de la vie quotidienne et de l'aliénation.*

Anselm Jappe encore : « *Quelques années plus tard les routes de Lefebvre et des situationnistes se séparent, tandis qu'ils s'accusent mutuellement de plagiat [...]. Lefebvre poursuit ses recherches [...]. Les situationnistes continuent leur chemin, et quand en mai 68 se présente le grand moment, Lefebvre est désormais une de leurs cibles préférées en tant que « récupérateur » qui cherche à capter les thèmes révolutionnaires dans l'optique de la société existante.* » L'idylle est terminée et l'influence a sans doute été mutuelle.

Les livres de Lefebvre sont pour la plupart épuisés et en cours de réédition aux éditions Syllepse.

Sur lui, on peut lire : *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, de Rémi Hess, paru aux éditions A. M. Métailié en 1988. Il y est question de la rencontre avec les situationnistes.

**Socialisme ou barbarie**, fondée en 1949 et animée par Cornelius Castoriadis et Claude Lefort, cette revue fournit à Debord certains éléments de sa critique du léninisme et de l'économisme marxiste. La rencontre a lieu en 1959, Debord fréquente un moment les réunions du groupe mais refuse catégoriquement de s'y intégrer. Sensible à la critique de la bureaucratie des organisations de la classe ouvrière, averti de l'expérience des conseils en Hongrie, Debord peut discuter avec certains éléments de Socialisme ou Barbarie qui s'intéressent à des aspects particuliers de l'expérience ouvrière, aux luttes quotidiennes sur le thème du travail, contre l'organisation disciplinaire de l'usine. Debord rédigera avec Daniel Blanchard (qui signe P. Canjuers), un membre de S. ou B., un texte intitulé : « Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire ». Mais les choses en resteront là. En fait elles s'envenimeront plutôt : l'internationale situationniste s'en prendra vertement aux tendances réformistes qu'elle décèle dans la nouvelle orientation des sociaux barbares (eux-mêmes se nomment ainsi).

Lire sur toute cette relation le texte de Dominique Blanchard : « Debord, dans le bruit de la cataracte du temps » paru dans la revue *Futur antérieur* numéro 39-40, septembre 1997.

En ligne : [http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id\\_article=432](http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=432)

#### **IV. Pratiques, notions et circonstances**

Pour faire le tour des notions qu'employèrent les situationnistes, pour connaître leurs pratiques ou comprendre le rôle qu'ils ont pu avoir en mai 1968, par exemple, il faut se référer à leurs très nombreux écrits et en particulier aux textes de leurs revues, l'aperçu qui suit est une très modeste incitation à la lecture et à la discussion.

### Situations construites

*« Moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'événements. »*

Debord : *« Notre idée centrale est celle de la construction de situations, c'est-à-dire la construction concrète d'ambiances momentanées de la vie, et leur transformation en une qualité passionnelle supérieure. »* (« Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale »).

Cela fait partie des définitions de base, elles sont ici pour mémoire.

### Détournement

Kaufman : *« Le détournement de textes et d'images a toujours fait partie de l'univers de Guy Debord [...]. Il consiste à se servir de textes déjà existants en leur faisant subir des modifications plutôt que d'en produire de nouveaux : mélange de plagiat et d'amélioration par recyclage, textes et images mis au service de nouvelles causes et de nouveaux combats.*

*D'emblée et jusqu'à la fin, le détournement est présent dans presque tout ce qu'entreprend Debord. Il intervient dans la plupart de ses livres et de ses films. [...] il est le nerf de la guerre menée contre l'art et les avant-gardes artistiques qui travaillent si complaisamment à leur propre récupération. [...]*

*Le détournement [...] est un art de voleurs de textes et d'images qui n'ont rien à perdre, et surtout pas leur réputation d'écrivain ou d'artiste. [...] Le détournement est en principe à la portée du premier venu. Il débouche sur un communisme de l'écriture – mais ce n'est alors plus tout à fait l'écriture telle qu'on la connaît, conformément au vœu d'Isidore Ducasse encore, qui voulait que la poésie soit faite par tous et non par un seul. »*



Lire « Le mode d'emploi du détournement » de Gil Wolman et Guy Debord, paru dans *Les Lèvres nues* numéro 8, mai 1956.

[http://sami.is.free.fr/Oeuvres/debord\\_wolman\\_mode\\_emploi\\_detournement.html](http://sami.is.free.fr/Oeuvres/debord_wolman_mode_emploi_detournement.html)

### Dérive

Guy Debord, dans « Théorie de la dérive » (*Internationale situationniste* numéro 2, décembre 1958) : « Entre les divers procédés situationnistes, la dérive se définit comme une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique, et à l'affirmation d'un comportement ludique-constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade. »

« Une ou plusieurs personnes se livrant à la dérive renoncent, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent. »

Début d'un compte-rendu de dérive... parce que l'idée, c'est aussi de raconter : « Le soir du 25 décembre 1953, les lettristes G[illes] I[vain], G[uy] D[ebord] et G[aëtan] L[anglais], entrant dans un bar algérien de la rue Xavier-Privas où ils ont passé toute la nuit précédente – et qu'ils appellent depuis longtemps " Au Malais de Thomas " – sont amenés à converser avec un Antillais d'environ quarante ans, d'une élégance assez insolite parmi les habitués de ce bouge, qui, à leur arrivée, parlait avec K., le tenancier du lieu.

L'homme demande aux lettristes, contre toute vraisemblance, s'ils ne sont pas "dans l'armée". Puis, sur leur réponse négative, il insiste vainement pour savoir "à quelle organisation ils appartiennent". Il se présente lui-même sous le nom, manifestement... »

Qui n'a pas dérivé ?...

### **Exclusion**

Debord dans *Potlatch*, en 1954 : « (...) autant préciser une attitude que certaines personnes, parmi les moins inféquentables, ont tendance à nous reprocher : l'exclusion de pas mal de participants de l'Internationale lettriste, et l'allure systématique prise par ce genre de pénalité.

En fait, nous trouvant amenés à prendre position sur à peu près tous les aspects de l'existence qui se proposent à nous, nous tenons pour précieux l'accord avec quelques-uns sur l'ensemble de ces prises de position, comme sur certaines directions de recherche. Tout autre mode de l'amitié, des relations mondaines ou même des rapports de politesse nous indiffère ou nous dégoûte.

*Les manquements objectifs à ce genre d'accord ne peuvent être sanctionnés que par la rupture. Il vaut mieux changer d'amis que d'idées. »*

Encore Debord, dans une lettre à Asger Jorn, le 23 août 1962, (*Correspondance, vol. 2*) : « *La pratique de l'exclusion me paraît absolument contraire à l'utilisation des gens : c'est bien plutôt les obliger à être libres seuls – en le restant soi-même – si on ne peut s'employer dans une liberté commune. »*

Ivan Chtcheglov, dans « Lettre de loin », numéro 9 d'*Internationale situationniste*, août 1964 : « *Ces exclusions devraient cesser. Je sais que ce n'est pas facile : il faudrait prévoir les évolutions, ne pas accepter d'avance les suspects, enfin l'idéal, quoi. Ces exclusions font partie de la mythologie situationniste. »*

Michèle Bernstein, à propos de l'exclusion de Gil Wolman en 1957 de ce qui est encore l'*Internationale lettriste*, dans *Lips-tick Traces* de Greil Marcus : « *Il y a toujours deux raisons aux choses. Il y a toujours la bonne raison, et il y a toujours la vraie raison. Mais même si je me souvenais de la vraie raison, je ne vous la dirais pas. »*

Walter Lewino dans *Pardon, pardon mon père*, Grasset 2001 : « [...] *l'exclusion fut d'abord conçue comme un jeu par le couple primitif, Debord-Bernstein, à tel point que les deux se demandaient parfois au réveil lequel ils allaient exclure et au besoin le tiraient au sort... »*

Bien d'autres mots devraient figurer à cet abécédaire à peine ébauché et en premier lieu, il y aurait le *spectacle*, mais il en est amplement question dans les citations qui ont été sélectionnées dans ce numéro de *Conjonctures* pour donner envie de lire Debord. On se contentera ici de signaler une critique de la notion de spectacle par celui qui se désigne lui-même comme un médiologue : Régis Debray. Il s'agit d'un chapitre intitulé : « Debord de loin. Réponse à un jeune chercheur » de son livre *Croire, voir, faire*, publié en 1999 aux éditions Odile

Jacob. Pourquoi citer cette critique plutôt dévastatrice ? Certainement pas par une sympathie quelconque pour la médiologie et ses médiologues, mais parce qu'ils représentent, dans la nébuleuse des intellectuels parisiens, une sorte de corps d'experts, avec tout ce que cela implique d'imposture. Mais ils sont là et ils occupent une partie de la scène. Et ils disent à qui veut les entendre que Debord dit des banalités décalquées à partir de Feuerbach et que tous les imbéciles tenants du spectacle actuel ne jurent désormais que par lui. Respect pour Debord, sa cohérence et sa « belle prise de congé », mais haro sur son livre : « *Ce qu'il y a d'original dans La Société du Spectacle, c'est la rencontre de deux banalités : superposer à des objets 1960 (la consommation, la culture, la publicité), la thématique 1840 de l'aliénation, au iota près. La rencontre du poncif et de l'artéfact (ou de son ombre portée) produit sans doute un effet de réel, avec des résonances existentielles, mais non un effet de connaissance, porteur d'intelligences nouvelles. Le plagiat du style, avoué in extremis (207 : « Le plagiat est nécessaire »), permet d'escamoter celui de la pensée – vieux procédé pharmaceutique.* » À lire pour l'ensemble de l'argumentation qui ne tient pas dans cette citation.

Dans le même esprit (je veux dire, celui des médiologues), lire aussi dans le *Magazine littéraire* numéro 399, juin 2001 consacré à Guy Debord et l'aventure situationniste : « Pour une critique des médias » de Daniel Bougnoux qui, au moment où il écrit cet article, est rédacteur en chef des *Cahiers de médiologie*.

### **Cinéma**

Debord a fait des films et à lire les traces qui sont accessibles dans *Ceuvres cinématographiques complètes*, puisqu'il est presque impossible d'avoir accès à la pellicule, on se rend compte qu'ils ne font que confirmer la mort du cinéma.

Debord appelle maintes et maintes fois au dépassement de l'art, bannit les artistes de ses amis quand ils se commettent

dans le spectacle culturel, mais il pratique la métagraphie et le collage, qui sont des formes de détournement et surtout il réalise des films anti-spectacles, des films antidotes (mais plutôt doctes cependant). Six films de 1952 à 1978 :

*Hurléments en faveur de Sade (1952) ; Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps (1959) ; Critique de la séparation (1961) ; La Société du Spectacle (1973) ; Réfutation de tous les jugements, tant élogieux qu'hostiles, qui ont été jusqu'ici portés sur le film « La Société du Spectacle » (1975) ; In girum imus nocte et consumimur igni (1978).*

Vincent Kaufman à propos du film *La Société du Spectacle* : « Il s'agit pour Debord de reprendre et de radicaliser un combat contre le spectacle et les techniques de représentation qu'il met en œuvre(s) pour imposer sa loi. Dans ce contexte, le cinéma est évidemment un enjeu stratégique, contrairement au livre, qui est de moins en moins utile au pouvoir spectaculaire. Debord se contentera donc de dire, en voix off toujours, les thèses les plus significatives de son livre, sans le moindre ajout et sans la moindre explication. Et les images semblent une nouvelle fois insignifiantes ou même fausses. »

Signalons le bel article de Olivier Assayas : *Dans des circonstances éternelles sur fond de naufrage* dans *Les Cahiers du cinéma*, numéro 487, janvier 1995 : <http://cf.geocities.com/contrefeu/naufrage.html.htm>

Ainsi qu'une brève analyse de Giorgio Agamben, *Le cinéma de Guy Debord, image et mémoire* : <http://perso.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/cinedebo.htm>

## Mai 68

Les situationnistes ne jouent pas un rôle de premier plan pendant les événements de Mai 68, ils sont allergiques au spectacle, y compris celui de l'organisation politique, y compris celle de gauche. Ce sont cependant de grands pourvoyeurs de matériel de subversion : slogans, tracts, brochures, etc., de grands inspireurs.

Le milieu étudiant les intéresse fort peu, ils sont en faveur de l'abolition immédiate de l'université, par contre le mouvement d'occupation dans les usines leur donne l'idée que quelque chose comme un changement radical est possible : « *Le mouvement des occupations, c'était le retour soudain du prolétariat comme classe historique, élargi à une majorité des salariés de la société moderne, et tendant toujours à l'abolition effective des classes et du salariat.* » Et encore : « *Le désir reconnu du dialogue, de la parole intégralement libre, le goût de la communauté véritable, avaient trouvé leur terrain dans les bâtiments ouverts aux rencontres et dans la lutte commune : les téléphones, qui figuraient parmi les très rares moyens techniques encore en fonctionnement, et l'errance de tant d'émissaires et de voyageurs, à Paris et dans tout le pays, entre les locaux occupés, les usines et les assemblées, portaient cet usage réel de la communication* » (*Internationale situationniste*, numéro 12, septembre 1969).

Lire : *Histoire de l'Internationale situationniste*, Jean-François Martos, éditions Ivrea 1995 ; *La dernière Internationale*, Gianfranco Marelli, éditions Sulliver, Paris, 2000 ; *L'insurrection situationniste*, Laurent Chollet, éditions Dagorno, 2000.

Et, éventuellement : *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Christophe Bourseiller, éditions Denoël, 2003.

## V. Lignage

### Les ancêtres

Parmi les ancêtres, les inspireurs, les maîtres, on a choisi d'évoquer ici Cravan et Lacenaire, mais bien sûr, il y a Marx, Hegel, (et Feuerbach, merci monsieur Debray !) Saint-Just, Lukacs et bien d'autres dont plus philosophes ou plus érudits parlent abondamment dans de nombreux ouvrages déjà cités (Jappe, Kaufman, etc.). Cravan et Lacenaire sont des canailles subversives, c'est pour cela qu'on les aime.

**Arthur Cravan** (1887-1918). Excentrique, poète mesurant près de deux mètres, pugiliste, neveu d'Oscar Wilde, inlassable déserteur (il fit le tour du monde pour ne pas être enrôlé alors qu'il était de nationalité suisse et qu'il ne risquait rien), conférencier muet mais *strip-teaser* de talent, voyageur impénitent, Cravan est un modèle de choix pour qui n'a rien à faire de la convention bourgeoise. « *Qu'on le sache bien une fois pour toutes, je ne veux pas me civiliser* », disait-il. Il est considéré comme un précurseur méconnu du surréalisme.

Lire : Arthur Cravan, *Œuvres* (poèmes, articles, lettres) d'abord publié aux Éditions Gérard Lebovici en 1987, puis repris aux éditions Ivrea en 1992.

**Pierre-François Lacenaire**, bandit lettré, voleur et assassin, né à Lyon en 1803 et guillotiné à Paris en 1836. Il écrit *Mémoires* où il revendique sa vie de bandit, un livre qui trouve un écho considérable auprès de gens comme Lautréamont, Breton et Debord. La subversion par le crime, une manière à la fois d'incarner et de décrire le criminel romantique, c'est l'art de Lacenaire qui ne pouvait laisser les situationnistes indifférents.

On pourra revoir *Les Enfants du Paradis*, où le personnage de Lacenaire est interprété par Marcel Herrand. On peut aussi lire ses *Mémoires et autres récits*, parus chez José Corti en 1991.

Un petit extrait de l'un de ses poèmes, *Le dernier chant...*  
avant d'en finir et pour braver l'échafaud :

« Vertu, tu n'es qu'un mot, car partout sur la terre

*Ainsi que Dieu je t'ai cherchée en vain !*

*Dieu ! Vertu ! paraissez, montrez-moi la lumière !*

*Mon coeur va devant vous s'humilier soudain.*

*Dieu ! mais c'est en son nom qu'on maudit, qu'on torture*

*Celui qui l'a conçu plus sublime et plus grand ?*

*La vertu !... n'est-ce pas une longue imposture*

*Qui dérobe le riche au fer de l'indigent ?*

*On n'en demande pas à l'opulence altière,*

*On en dispense le pouvoir,*

*Le pauvre seul est tenu d'en avoir.*

*Pauvre à toi la vertu ! Pauvre à toi la misère. »*

### **Les héritiers**

On sait que Debord fustigea ce qu'on a appelé les pro-situs. Dans « Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps » (in *La véritable scission*, Fayard 1998), il les décrit ainsi : « Des spectateurs enthousiastes de l'I.S. ont existé à partir de 1960, mais d'abord en très petit nombre. Dans les cinq dernières années, ils sont devenus une foule [...] ils se sont vus attribuer l'appellation populaire de " pro-situs " [...] Le milieu pro-situ [...] doit être reconnu, non comme un accident superficiel et paradoxal, mais comme la manifestation d'une aliénation profonde de la partie la plus inactive de la société moderne devenant vaguement révolutionnaire. » Voilà donc pour les spectateurs enthousiastes. Debord n'est plus là pour fustiger ceux qui se réclament encore de lui et il semble qu'ils soient nombreux. Deux noms, parmi d'autres, l'un d'une maison d'édition : L'encyclopédie

des nuisances et l'autre d'une revue : *Tiqqun*,  
<http://perso.wanadoo.fr/marxiens/politic/tiqqun.htm>

Et pour une critique en règle des mêmes, voir deux textes :  
« Contre l'E.D.N., contribution à une critique du situationnisme » et « La Tiqqounerie », à la même adresse,  
<http://cerisier.f2g.net/>

### **Jeunes gens, lisez Debord...**

Et puis, pris au vol et espérons à la lettre, ce conseil de Francis Marmande, écrivain, grand amateur de tauromachie, qui écrit en 1997 dans *Le Monde* un article enflammé au moment de la réédition des textes de *l'Internationale situationniste*, article qui mérite d'être lu *in extenso*, car le ton est celui de la passion, pas la passion pour Debord, mais passion pour la vitalité.

([www.alapage.com/mx/?tp=F&type=1&l\\_isbn=2213599122&donnee](http://www.alapage.com/mx/?tp=F&type=1&l_isbn=2213599122&donnee)) :

« *Jeunes gens, lisez Debord si ça vous chante, mais pas trop vite, sans nécessité. N'en espérez aucune clef. [...] Courez donc à la méthode, l'alacrité géographe, l'usage du monde, le goût de l'insulte, la méchanceté philosophe, la violence du cœur et l'esprit du vin. Pour les autres, c'est trop tard, le mal est fait.* »